

Un arrière – gout de paradis

Albert – Kahn Musée

Entretien avec Tiina Itkonen

Propos recueillis par Sarah Gamaire

Quelles ont été les principales étapes de votre expérience de photographe ?

Tout a commencé au lycée où la photographie était un loisir pour moi. Un ami, Riikka, avait un appareil que je pouvais lui emprunter durant mes promenades en forêt et sur les îles de la région. J'ai d'abord photographié des canards et les feuilles de l'automne !

Lorsque j'ai participé à un cours de photographie noir et blanc, j'ai été fascinée par le fait d'être capable de développer mes propres photographies. J'ai eu mon premier appareil, un Olympus OM40, comme cadeau lorsque j'ai terminé le lycée en 1987.

Puis j'ai commencé à étudier la photographie à l'école d'art et de communication en 1992 et j'ai continué mes études à l'université d'art et de design d'Helsinki dont je suis sortie diplômée en 2002. En tant qu'étudiants en photographie, nous participions à un grand nombre d'ateliers. L'un d'eux était le *workshop* de Jan Kaila où nous devions choisir un immeuble, sonner à chaque appartement et demander si nous pouvions réaliser le portrait de chacun de ses occupants. C'est là que j'ai commencé à pratiquer l'art du portrait.

Entre 1998 et 2005, j'ai travaillé comme photographe freelance pour des revues. Durant un temps, j'ai aimé voyager en Finlande dans le cadre de mes contrats. Mais depuis 2005 j'ai réduit mes contrats pour me consacrer à mon travail d'artiste. Et deux ans plus tard, j'ai reçu la bourse d'artistes pour cinq ans du Conseil national pour la photographie, ce qui m'a permis de me concentrer sur mes projets personnels.

Qu'est-ce qui vous a conduit à photographier le Groenland ?

Tout mon projet photographique au Groenland exprime mon désir de me trouver dans un lieu lointain et reculé. Je suis passionnée depuis longtemps par la légende de *La Déesse de la Mer* et en 1995 j'ai désiré me rendre sur les lieux d'où est originaire cette histoire, le Groenland. Cette quête m'a conduit chez les Inughuit. Mon premier voyage sur place a duré six semaines dont trois dans Nuuk, la capitale, une ville avec toutes les commodités et où l'on parle anglais. Là-bas, une amie groenlandaise, Julie Hardenberg, m'a introduite à la vie de son pays et m'a présentée à ses proches.

J'ai passé le reste du temps dans la région la plus au nord du Groenland. J'ai commencé par rejoindre Siorapaluk, le village le plus septentrional de la planète. Pour y arriver, il a fallu deux jours, deux avions, un hélicoptère et enfin un bateau à voile. Là-bas, je me suis installée dans une maison aux murs roses appartenant à Pitulaq, un homme parti chassé pendant plusieurs jours et qui allait être surpris de découvrir une *Qallunaaq*, c'est-à-dire une Occidentale dans sa maison !

De Siorapaluk au village suivant, Qaanaaq, j'ai voyagé dans un petit bateau à moteur avec lequel j'ai heurté un iceberg. Heureusement le bateau n'a rien eu ! La nuit suivante j'ai voyagé sur un pétrolier jusqu'à Qeqertat, un petit village qui compte 29 habitants. J'ai été hébergée par l'un d'eux, Nukappiannguaq, qui tient un commerce et est aussi chasseur et aumônier.

Racontez-nous cette légende *La Déesse de la Mer*

La Déesse de la Mer est l'un des mythes les plus connus au Groenland. Les différents groupes d'Inuit ont tous leur propre version de l'histoire bien sûr. Voici une version, telle que je pourrais la raconter : « Quand elle était une belle jeune femme, Sassuma Arnaa vivait avec sa famille en Arctique. Elle repoussait tous les hommes inuit qui désiraient l'épouser, jusqu'au jour où un bel inconnu lui rendit visite ; elle accepta de devenir sa femme. Il l'emmena aussitôt sur son île. Cependant, Sassuma Arnaa découvrit rapidement qu'elle avait été dupée par cet homme qui était en fait un oiseau. Prisonnière de son royaume, elle réussit à s'échapper en bateau avec l'aide de son père. Mais son mari, furieux, battit des ailes à tout rompre pour déclencher une tempête. Craignant pour la vie de sa fille, le père de Sassuma Arnaa essaya de la rendre à son mari en la jetant par-dessus bord. Elle réussit à s'accrocher à la coque du bateau mais dans le mouvement, ses doigts furent coupés par le tranchant de cette coque. Ses doigts tombèrent dans l'eau et devinrent des phoques, des baleines et des morces ! Sassuma Arnaa finit par tomber elle-même au fond de la mer où elle se transforma en Déesse de la Mer. »

On raconte que c'est la colère de Sassuma Arnaa envers les hommes qui cause les tempêtes et déchaîne les mers en Arctique. Pour la calmer et s'assurer qu'elle fournira assez de viande aux Inuit, les shamans doivent lui rendre visite dans sa demeure, au fond de la mer, et ils doivent la coiffer. Cette histoire a occupé mon esprit durant une longue période. Je voulais la raconter en images. Quand je me suis rendue au Groenland pour la première fois, j'ai photographié une amie représentant Sassuma Arnaa. La série a été montrée lors de ma première exposition en 1995.

En quoi est-ce important pour vous de passer du temps sur place ?

J'ai réalisé dix voyages au Groenland, chacun durant entre trois et neuf semaines. La première fois que

je suis allée là-bas, il ne m'a pas été facile d'apprendre à connaître les gens du nord-ouest du Groenland parce que je ne parlais ni le groenlandais ni l'inuktitut, qui est la langue d'environ 1 000 Inughuit. Comme eux-mêmes ne parlaient pas l'anglais, avec l'aide d'un manuel j'ai commencé à apprendre des phrases simples comme *sila nuanneq* qui veut dire « un temps merveilleux », ou *issippoq* qui signifie « il fait froid ». En apprenant rapidement d'autres mots, j'ai reçu ma première invitation pour un *kaffemik*, un café ! Cela prend du temps d'apprendre à connaître les gens. J'ai besoin de me familiariser avec eux. Personne n'est jamais pressé. Il y a toujours assez de temps pour faire les choses. Il y a aussi du temps pour les autres. Les gens vivent en fonction du climat et des saisons. Quand la météo le permet, les hommes sortent pêcher ou chasser. Les gens se rendent aux villages voisins, même durant la nuit. Mais le ciel est imprévisible et organise le quotidien. Il peut faire très beau le matin, puis à midi une tempête de neige peut facilement rendre blanc tout le paysage. En 2005, je devais voyager de Qaanaaq à Ilulissat et j'ai dû attendre une semaine car tout était bloqué. Dans ces moments, tout le monde reste en ville, les hélicoptères et les avions restent au sol et les bateaux au port. Trouver les lieux appropriés à photographier prend donc du temps car les déplacements dans cet environnement ne sont pas aisés, d'autant plus que les trajets sont possibles seulement si les conditions météorologiques le permettent. Sans route d'une ville à une autre, j'ai dû emprunter des hélicoptères, des petits avions et des bateaux. Quand je sors des villages, je voyage avec les chasseurs par bateau ou en traîneau à chiens, ce qui peut durer des heures. J'ai appris à accepter ce rythme car comme les habitants le disent eux même : *immaqa aqagu* (« peut-être demain »).

Pour créer une relation avec cet environnement, il faut lui prêter attention. Les paysages que je photographie sont le plus souvent des lieux où j'ai passé du temps en y retournant encore et encore. J'aime observer à quel point les couleurs d'un même paysage changent au fil de la journée de l'aube au crépuscule : j'aime saisir l'éclat particulier du soleil de minuit, la lumière qui devient blanche quand le temps est brumeux. J'attends parfois des heures, voire des jours, le bon moment pour prendre une photographie. Les icebergs me fascinent car ils offrent un cadre pour de merveilleux décors. J'apprécie tout particulièrement les observer depuis le Fjord des glaces d'Ilulissat. Dans ce site classé au patrimoine mondial de l'Unesco, la couleur de la glace varie du cristal clair au bleu éblouissant en passant par le blanc brillant. Lorsque les icebergs flottent, le paysage est transformé. Et je n'oublie jamais que ce que j'ai vu aujourd'hui n'existera plus demain.

Quelles sont les relations à l'espace là-bas ?

J'ai réalisé mes premières photos en format panoramique en 2002 et ce format m'a fascinée. Il s'adapte parfaitement aux paysages si vastes ! Avant j'avais toujours l'impression que l'image était mal cadrée. Car là-bas, l'horizon peut être vu depuis toutes les directions. Auparavant, j'avais créé moi-même des formats panoramiques en combinant les images mais cela était laborieux et insatisfaisant. Avec un appareil panoramique, j'ai pu convertir l'atmosphère souhaitée et le cadre d'un grand environnement en une seule image. Le silence n'est jamais loin au Groenland. La nature s'observe dès le pas de la porte. Le paysage est aride, froid et sans limite. Sans arbres ni immeubles en face de moi, je peux voir si loin que cela procure un effet apaisant, voire hypnotique. Au départ, mes yeux ne pouvaient pas clairement distinguer les différentes profondeurs car je n'étais pas habituée à pouvoir regarder si loin, j'étais incapable d'évaluer les distances. Une île qui semble à portée de main se trouve en fait à vingt kilomètres. Cet immense espace est difficile à saisir dans le cadre de la photographie. L'image ne distingue pas ce qui est près de ce qui est au loin, ce qui est grand de ce qui ne l'est pas.

Quelle est la part d'organisé et d'imprévu dans votre expérience sur place ?

Quand j'ai programmé de voyager au Groenland pour la première fois, j'ai lu plusieurs ouvrages, plusieurs articles, j'ai discuté avec des gens qui y étaient allés et j'ai visité des musées sur le sujet. L'explorateur polaire Pentti Kronqvist, qui a fondé le musée de l'Arctique Nanoq à Pietarsaari en Finlande, nous a invitées dans ce musée en 1994, mon amie Julie et moi-même, et nous avons parlé pendant deux jours du Groenland. C'est lui qui m'a convaincue de visiter Qaanaaq où il a réalisé plusieurs expéditions à ski. Toutes les connaissances que j'ai accumulées m'ont aidée à comprendre la région. Mais quand je suis au Groenland, je n'ai jamais de programme. Je passe la plupart du temps dans deux villes et à partir de là j'effectue de petits trajets quand le temps le permet. Quand je photographie, je suis mon intuition, je ne recherche pas à transmettre un message particulier mais en même temps je suis heureuse si mes photographies peuvent sensibiliser sur le réchauffement climatique.

Quelles relations entretenez-vous avec les habitants ?

Dans les petits villages, il n'y a pas d'hôtel et ce serait de toute façon trop cher pour une longue période, j'ai donc besoin de loger chez les habitants. Au fil du temps, j'ai appris à les connaître. Je suis maintenant souvent invitée à boire un *kaffemik* et à participer aux fêtes d'anniversaire. Quand j'ai travaillé sur le projet des portraits au nord-ouest du Groenland, j'ai toujours pris en premier lieu une photo polaroid que je donnais tout de suite aux personnes photographiées. Lorsque je suis revenue, j'ai apporté des images A4 de chacun d'eux et offert le livre *Inughuit* à ceux qui y figuraient. Certaines personnes âgées étaient très timides à l'idée de voir leur image tandis que beaucoup de jeunes se sentaient très fiers. Bien souvent, je constate que les photographies sont accrochées sur les murs de leurs maisons.

À Uummannaq, l'une de mes villes favorites, j'ai l'habitude de rester chez Ann Andreasen qui est la gérante d'un des jardins d'enfants les plus au nord du monde ! Mes hôtes prennent toujours soin de moi et m'autorisent à participer au voyage en bateau et en traîneau à chiens ainsi qu'aux parties de pêche et de chasse. Je n'oublierai jamais le voyage en traîneau que nous avons effectué en 2007 pour rencontrer le père Noël sur l'autre rive de l'île d'Uummannaq où il aurait son chalet ! Nous étions à 27 traîneaux et avons fait sur la mer

gelée un pique-nique composé des délices du pays comme les *mattal*, la peau de baleine crue. J'ai beaucoup de bons amis au Groenland et je suis régulièrement en contact avec eux grâce au téléphone et à Internet. Beaucoup d'entre eux utilisent Facebook maintenant, donc je peux suivre les événements de leur vie comme les naissances. Il y a peu de temps, ma grande amie Taateraaq, qui a 83 ans maintenant, m'a appelée et certains m'ont même rendu visite en Finlande. Je reste aussi en contact avec les visiteurs étrangers rencontrés là-bas, des Danois, Allemands, Américains et Français, comme si le Groenland connectait les gens. Mes amis du Groenland représentent l'élément le plus important de ma relation à cette région. Et puis, je ne pourrais pas travailler sans leur aide. J'ai besoin d'eux pour quitter la ville, pour aller observer les icebergs et explorer les paysages.

Vous photographiez aussi bien des paysages sans limite que l'intimité des habitants. Comment trouvez-vous l'équilibre entre ces deux extrêmes ?

En effet, de 1995 à 2002, j'ai photographié les habitants de quatre villages du nord-ouest du Groenland : Qaanaaq, Qeqertat, Savissivik et Siorapaluk. Seulement une centaine de personnes vivent là et sont appelées *Inughuit*, les Inuit de la région de Thulé. Et depuis 2005, je me concentre sur les paysages de l'ouest du pays. J'ai réalisé des prises de vue le long de la côte ouest du Groenland : Nuuk, Ilulissat, Ummannaq, Upernavik et Qaanaaq. Je ressens vraiment ces deux périodes comme des projets différents. Car en 2002, j'ai eu la possibilité de voyager en traîneau à chiens avec des chasseurs locaux. Nous avons conduit sur la mer glacée et n'avons rencontré personne. Pendant ces trajets, j'ai pris conscience combien la nature est désolée et magnifique ici. C'est alors que j'ai eu envie de photographier les paysages et de voyager autour des villages, et mon projet consacré aux paysages est né.

Mais qu'on photographie des personnes ou des paysages, le temps est aussi important. Quand je photographie les gens, j'ai besoin de temps pour apprendre à les connaître. Je n'ai jamais photographié quelqu'un dès le premier jour. Et pour les paysages, il faut du temps pour trouver les lieux appropriés, puis il faut attendre les bonnes conditions de lumière. Mes photographies de paysages proviennent de lieux où j'ai passé du temps et où je retourne à de nombreuses reprises. Je les explore à l'aube, au clair de lune mais aussi quand la neige tombe. J'attends parfois des heures, parfois des jours avant de ressentir le bon moment pour prendre une photographie.

Dans quelle mesure le dépaysement est important pour votre travail de photographe et quels sont vos autres projets ?

Quand on voyage, on perçoit mieux ce qui nous entoure. On peut plus facilement rompre la routine. Quand je suis au Groenland, j'essaie de vivre comme les locaux : sans programme et selon la météo. Je change mon message de répondeur en Finlande et demande qu'on ne me contacte sur mon téléphone du Groenland qu'en cas d'urgence. Je ne suis pas souvent dérangée. Je travaille en ce moment sur un nouvel ouvrage, *Groenland*, qui présentera les photographies des paysages, et je vais continuer à travailler là-bas car j'ai déjà des idées pour la suite. J'ai quelques projets dans d'autres pays mais je crois que le Groenland est le projet de ma vie. Les icebergs majestueux, les lumières incroyables et le silence des paysages ont comme jeté un sort sur moi et me font ressentir un mal du pays quand je suis loin du Groenland. Au fil du temps, la convivialité des gens et la beauté de ce paysage si vaste se sont imposés à moi. Là-bas, j'ai appris à être nomade et à être libre de ne rien accomplir.

/ Repères biographiques

La photographe finlandaise Tiina Itkonen, née en 1968, vit et travaille à Helsinki. Elle est diplômée de l'École d'art et de communication de Turku en 1995 et de l'École d'art, de design et d'architecture de l'université d'Aalto en 2002.

À la recherche d'un lieu au-delà des frontières connues, Tiina Itkonen part en 1995 au Groenland où elle se rend depuis régulièrement. Sur place, elle dresse des portraits sensibles des habitants des villages les plus nordiques, les *Inughuit*, Inuit de la région de Thulé, située au nord-ouest du Groenland. Photographiant au plus près une intimité dévoilée du quotidien, elle sait aussi transcrire l'impression d'immensité de cette région.

Depuis 2002, elle consacre ses séjours à la photographie des paysages. Le format panoramique devient son allié, lui seul pouvant répondre au besoin que l'artiste éprouve de traduire l'absence de limites. Dans ce monde où la ligne d'horizon n'est presque jamais interrompue, elle se plaît à jouer avec notre perception visuelle troublée par ces étendues infinies.

Le temps qu'il fait et le temps qui passe sont les deux variables qui rythment sa pratique. Sur un territoire où elle ne peut pas se déplacer sans l'aide des habitants et où la météo très changeante est une véritable

contrainte, elle apprend à explorer des jours durant l'environnement et n'hésite pas à revenir plusieurs fois dans des lieux, même les plus inaccessibles, pour en saisir les lumières changeantes et le quotidien de ses habitants •